

Lorsque je l'aperçus pour la troisième fois, il marchait tranquillement dans l'allée du jardin. Son passage dérangea une équipe de pigeons parisiens occupés à se disputer les restes du goûter des enfants du quartier.

Depuis une semaine déjà, j'avais repéré ce personnage singulier, et les apparentes contradictions de ses manières d'être m'intriguaient.

Il avait peut-être soixante-dix ans. De taille moyenne, svelte, il ne portait guère attention à sa tenue vestimentaire et paraissait même un peu négligé. On comprenait bien que pour lui, cela n'avait pas d'importance. Pourtant, à le regarder de plus près, sa démarche, son allure, son port de tête dénotaient une rigueur bien différente de la désinvolture affichée et lui donnaient une prestance incontestable. Derrière un air calme et serein, on le sentait empreint d'une force, d'une énergie morale sans faille laissant présager un bouillonnement intérieur certain.

Il prit place sur un banc vert quelque peu abîmé par le temps, proche de jeunes arbres fraîchement plantés. En face, un passage menait à un manège dont émanaient en sourdine, la musique et les cris des bambins émerveillés ne cachant pas leur joie de chevaucher une licorne ou un dragon.

Dans ce square du centre de la capitale, en ce havre de tranquillité simple sans autre luxe que son carrousel d'un temps révolu, il semblait savourer la douceur de cet après-midi d'automne.

Habitant non loin de ce paisible jardin, il était devenu ma destination de promenade et de détente, de prédilection. Il ne serait pas exagéré de dire que je m'étais officiellement approprié ce coin de verdure salvateur et, bien que rompu à l'effervescence citadine qui s'était imposée à moi, j'aimais m'y ressourcer.

Dans la solitude de ces rendez-vous avec moi-même, je prenais plaisir à espionner les familiers du lieu, repérer leurs petites manies, leur échafauder des scénarios de vie et mettre au jour certains traits de leur caractère.

Rien de surprenant donc à ce que je m'interroge sur cet homme si peu banal.

Dans un élan soudain, sans aucune intention préméditée, je m'approchai du banc qu'il occupait et m'y assis en ayant soin toutefois de garder une distance respectueuse qui n'étonnerait aujourd'hui personne et que l'on qualifierait de « distance de sécurité ».

Cette nouvelle proximité me permit de mieux l'observer.

Il montrait un visage fatigué. De multiples rides d'expression creusées par le temps trahissaient les facettes de sa personnalité et les étudier plus avant aurait certainement pu être révélateur. Mais ce sont ses yeux bleu clair, l'autorité indéfinissable qu'ils dégageaient, son regard soutenu qui, plus que le reste, interpellaient.

Alors que je ne m'y attendais pas, il se tourna vers moi et, sans préambule, me dit dans un sourire :

« Nous ne nous connaissons pas jeune homme, pourtant cela fait plusieurs fois que je vous vois et que je m'interroge. Il m'est agréable que vous vous rapprochiez de moi. Je vous intéresse donc ? »

Pris en défaut dans mon exercice d'observation que j'avais cru des plus discrets, je me sentis un peu mal à l'aise d'être ainsi démasqué. Il n'avait pas l'air offusqué, mais plutôt amusé de mon initiative un peu maladroite.

« J'ai remarqué combien vous êtes attentif à ce qui vous entoure et tout particulièrement aux gens. Vous semblez passionné par l'étude des comportements.

Nous partageons cet intérêt et je ne vous comprends que mieux. Quelle énigme et quelle richesse que cette mécanique humaine !

Tant de points communs et de similitudes, mais aussi tant de diversités et de différences !

La méconnaissance favorise que, trop souvent, nous projetions nos modes de pensée et de fonctionnement en nous imaginant à tort qu'ils sont universels et les agissements des autres en deviennent à nos yeux irrationnels même s'ils découlent d'une logique interne indiscutable. Il est donc vital de se questionner sur nos semblables !

Car parler d'amour, de pouvoir, de colère, de joie, de contrôle ou encore d'estime est à la portée de tous, mais lorsque les sentiments, les ressentis, les émotions se mêlent, s'entremêlent, s'assemblent, leurs interactions se montrent si nombreuses que c'est une autre affaire. Tout cela est si complexe mais pourtant si fascinant !

C'est ce joyeux brassage qui sème l'énergie de la vie ! »

Cet homme qui m'était inconnu quelques minutes auparavant venait, dans une simplicité déconcertante, de dé-

peindre une perception de la dynamique humaine en totale adéquation avec la mienne.

La rapidité avec laquelle il était entré en relation me troublait, mais ne pouvait que séduire.

« Vous êtes jeune et comme beaucoup vous devez vivre à cent à l'heure sans vous attarder sur le cheminement de votre existence. C'est bien normal ! C'est le cours de la vie... Il vous reste tant à bâtir et tant de routes à parcourir !

À mon âge c'est différent ! Les dés ont été jetés à de si nombreuses reprises ! J'ai le temps de me pencher sur le jeu de construction complexe qui a façonné ma vie et je m'y adonne avec plaisir.

Ce qui me passionne, ce sont les enjeux de chacune de nos expériences. Elles enrichissent notre édifice, créent des souvenirs donnant un sens à notre histoire.

Mais en cela je pense n'avoir rien à vous apprendre !

Par contre, vous avez peut-être moins conscience de combien chacun de vos souvenirs imprègne la partie intime de votre présent. »

Quelque peu dérouté par ce discours pourtant si juste, je constatai que nous étions décidément bien loin d'un échange courtois de banalités entre passants venant de se croiser. J'avais souvent vécu des contacts improbables avec des anonymes dans les gares, au restaurant ou dans la rue, mais jamais dans cette brusque intensité.

Cette rencontre impromptue s'annonçait des plus captivantes et, conquis, je réalisai que j'aspirais à ce qu'il m'en dise plus, prêt à me laisser guider sans résistance.

Il avait ce je-ne-sais-quoi qui invite au respect, à la confiance... Une attitude, sa voix ou peut-être simplement la douceur du bleu profond de ses yeux.

Aussi étrange que cela puisse paraître, il n'avait déjà plus rien d'un inconnu pour moi.

Alors que le ciel commençait à s'assombrir et que quelques habitués déambulaient encore dans les allées, mon regard fut attiré par une femme pressée qui tenait par la main un jeune garçon serrant contre lui un doudou un peu fatigué. Je vis que la scène avait également retenu l'attention de mon compagnon qui s'était tu et je me sentis presque heureux qu'il reprenne la parole.

« Je ne veux pas jouer les vieux radoteurs, mais vous savez, à mon âge, le passé est souvent plus riche que le présent, alors je m'y baigne avec plaisir.

J'aime utiliser mes souvenirs pour me nourrir d'émotions, un peu comme lorsque, enfant, je parlais à mon ours en peluche. Je l'ai gardé longtemps l'usant jusqu'à la trame, tout comme celui de ce gamin. C'était mon confident. Il recueillait mes états d'âme, les récits de mes journées et de mes rêves. Je le trouvais très à l'écoute, disponible pour moi et je ne pouvais m'endormir sans l'avoir dans les bras.

Je ne résiste pas à l'envie de vous raconter une anecdote qui m'a vivement marqué.

Ma grand-mère était venue nous rendre visite un vendredi et sans que cela ne soit programmé, nous étions repartis ensemble avec mon ours pour seul bagage, afin de passer le week-end chez elle.

Nous prîmes le métro, moyen de transport exécré par tant de gens aujourd'hui et moi le premier, mais qui alors, synonyme d'évasion, de voyage et d'aventure, me plongeait dans une excitation de découverte, tous mes sens d'enfant en éveil.

Il y régnait une atmosphère de machines laborieuses qui

me transportait. Les bruits cadencés des rames rythmaient le trajet et des odeurs caractéristiques de sciure métallique, de graisse chauffée et de frottements des garnitures de freinage emplissaient l'espace. J'étais fasciné par les curieux messages peints sur les murs dans les tunnels. Le plus fréquent se répétait à l'infini : *DU... DU BON... DUBONNET...*

Je garde un souvenir émerveillé de ces escapades souterraines...

Mais je me complais dans des détails sans intérêt pour vous...

Pour en revenir à ce jour-là, arrivés à destination, ma grand-mère et moi descendîmes à la station Porte de Montreuil.

Le poinçonneur, homme d'autorité des lieux, donnait, comme il était alors d'usage, son feu vert à l'entrée des voyageurs et surveillait la sortie. À notre passage, il m'adressa un péremptoire : *Encore un ours à ton âge !* Cette sentence sans appel ne tolérant aucune réplique, je me contentai de serrer ma peluche tout contre moi dans un réflexe protecteur.

Je ne sais plus si ma grand-mère réagit, si elle prit le parti de me défendre... Seule est ancrée en moi la sensation de sa présence bienveillante, ce qui ne m'évita pas, toutefois, d'éprouver un lourd sentiment de malaise mêlé d'incompréhension. *De quel droit me jugeait-il celui-là ? Au nom de quoi se permettait-il de s'ériger en moralisateur ?*

Il est bien curieux de garder en mémoire des évènements somme toute si anodins et voyez-vous, je m'interroge toujours sur cette survivance.

La vie m'a appris que chaque fois que l'on discrédite un lien d'amour, fût-il celui d'un nounours, une profonde blessure en découle, voire une blessure existentielle. En voilà

donc très probablement l'une des raisons.

Les liens d'amour sont des liens d'une grande fragilité, ils réclament l'abandon de défenses personnelles, livrant notre cœur à nu à la merci du moindre prédateur.

Mais je vais finir par vous ennuyer avec tous ces tourments !

Heureusement, j'ai des souvenirs plus joyeux avec ma grand-mère, notamment lorsqu'elle prenait soin de moi certains jeudis, les mercredis de l'époque. Séparé du cocon familial, je trouvais chez elle un havre de paix et de simplicité.

Nous en profitions fréquemment pour flâner sur les boulevards des Maréchaux bien connus des Parisiens.

En ce temps-là, la circulation n'y était pas aussi dense qu'aujourd'hui et je vois encore passer le PC, le bus de la Petite Ceinture, avec sa plate-forme arrière sur laquelle il faisait si bon renifler la fraîcheur du matin en regardant les lumières et les gens.

Lors de nos promenades, nous avons inventé un jeu qui nous faisait rire aux éclats et que nous avons baptisé - *Do you speak English ?*

Tour à tour, nous prenions un air entendu pour nous adresser cette phrase magique dans le but de faire croire aux passants que nous étions des étrangers en balade. Et chacun de répondre un *yes* plein d'entrain, accréditant ainsi notre statut de touriste. Nous tentions de développer un accent des plus réalistes, ce qui se résumait le plus souvent à quelques borborygmes imitant le mâchage d'un chewing-gum.

Je ne sais qui s'amusait le plus de cette distraction. Moi, gamin de sept ans, enfermé dans sa difficulté à dire et à partager son monde intérieur ou ma grand-mère, femme

réfléchie, qui améliorerait sa maigre pension de veuve d'artisan en vendant des billets de la Loterie nationale dans une cabine en bois accrochée à une brasserie à l'angle de la rue d'Avron et du boulevard Davout. Elle rêvait encore de rencontres et de voyages lointains à cette époque où côtoyer des avions se limitait, pour la plupart des Parisiens, à visiter le dimanche, la spacieuse terrasse du terminal d'Orly d'où l'on pouvait regarder les appareils évoluer sur les pistes et prendre leur envol.

Aujourd'hui à la place de sa guérite, un fast-food a effacé les marques du passé. D'ailleurs, dans le quartier, il ne reste guère plus que les immeubles à loyer modéré des boulevards extérieurs aux noms évocateurs d'anciennes provinces françaises, comme le square de la Gascogne ou encore de la Guyenne. »

Le regard empreint de nostalgie, il fit enfin une pause. Étonné de n'avoir ressenti aucun ennui à l'écoute de ce long soliloque, j'étais en même temps touché et captivé par ce que dégageait cet homme, par notre plongeon si aisé dans cette enfance qu'il avait évoquée comme d'autres m'auraient raconté leur soirée de la veille. Son talent de narrateur m'avait transporté et j'attendais déjà la suite qui ne tarda pas.

« Je garde un souvenir attendri de ces tête-à-tête avec ma grand-mère, à la fois paisibles et heureux.

C'étaient toujours des moments simples, comme suspendus, sans passé, sans lendemain, des moments qui, je le comprends aujourd'hui, sont la réalité de la vie, des instants où l'on se sent vivre de plaisir, dans l'amour d'un être cher.

Ces moments-là sont les vrais moments de bonheur. »

Un léger voile de tristesse dans ses yeux trahissait son émoi. Pudiquement, il tourna légèrement la tête. Je me sentis touché, presque attendri, vaguement troublé par tant de



proximité. Nous restâmes silencieux quelques minutes.

Toujours déconcerté par ses confidences si intimes, je l'observai discrètement et me surpris à voir en lui l'ombre de mes ascendants.

Nous échangeâmes encore quelques propos aimables sur ce jardin parisien témoin de notre rencontre.

Les réverbères s'allumèrent et, même si la musique du manège résonnait toujours au loin, les rires des enfants s'étaient éteints. Le ciel était sombre et au-delà du parc, on distinguait les lumières de la ville.

« Il est bien tard mon garçon », entendis-je.

Sans autre préalable, il se leva précipitamment, me salua d'un air un peu gêné, peut-être conscient de s'être trop livré.

Il prit la direction du portail de l'entrée principale d'un pas assuré et disparut.